

LES FORMES DES PROPOSITIONS CONDITIONNELLES DANS LE GREC DU MOYEN-ÂGE

Pendant leur développement depuis l'âge classique jusqu'aux temps modernes, les propositions conditionnelles ont assez changé de forme. Au lieu des quatre types bien connus des périodes hypothétiques du grec classique, le grec moderne n'en connaît que trois: le cas réel, le cas irréal et le cas éventuel; comme autrefois, on connaît aujourd'hui aussi des périodes combinées, où la protase et l'apodose n'appartiennent pas au même type. Les causes des changements qui se sont produits au cours des siècles sont: la disparition de l'optatif, l'unification formelle de l'indicatif et du subjonctif, la disparition de quelques particules, le remplacement des négations anciennes par des nouvelles, etc. La langue cherche des moyens nouveaux et, après de longs efforts, elle les trouve peu à peu.

Déjà St. Psaltes s'occupe de ce processus intéressant¹). Il étudie les particules *ἀνίσως*, *ἀν εἶναι καί* et *νά*, usitées dans les propositions hypothétiques du grec médiéval et moderne, les conditionnels périphrastiques *ἥθελον* + infinitif et *εἶχον* + infinitif, l'usage de la particule *θά* et les raisons par lesquelles l'aoriste ne peut plus être employé dans ces propositions. Pour obtenir une idée plus complète du développement et des changements des propositions conditionnelles, il faudrait cependant éclaircir encore quelques phénomènes et donner encore une réponse à certaines questions. Le but de mon article est donc de compléter les résultats déjà obtenus et d'en trouver de nouveaux. En même temps, je voudrais toucher aussi les propositions qui sont de quelque manière apparentées aux propositions conditionnelles et que Psaltes n'a pas étudiées. Ce sont les propositions concessives, les propositions relatives-hypothétiques et, en partie, les interrogations indirectes²).

¹) Dans son article *Περὶ τῶν ὑποθετικῶν λόγων ἐν τῇ Μέσῃ καὶ Νεωτέρᾳ Ἑλληνικῇ*, publié dans le *Λεξικογραφικὸν Ἀρχεῖον τῆς Μέσης καὶ Νέας Ἑλληνικῆς*, V (1918), 40 ss.

²) Pour documenter cette étude, j'ai dépouillé les oeuvres suivantes: Moschos = Le Prés spirituel de Jean Moschos (éd. Migne, *Patrologia Graeca*, t. 87 c); Leont. Ioann. = Leontios' von Neapolis Leben des hl. Johannes des Barmherzigen, Erzbischofs von Alexandrien, éd. Gelzer, Freiburg i. Br. u. Lpz. 1893; Dig. Akr. = Βασίλειος Διγενῆς Ἀκρίτας, éd. Ἀντ. Μηλιαράκη, Ἀθήναι 1881; Chron. Mor. = Τὸ Χρονικὸν τοῦ Μορέως, éd. II, II. Καλονάρου, Ἀθήναι 1940; Chans. pop. = Chansons populaires grecques des XV^e et XVI^e siècles, éd. Pernot, Paris 1931; Ἀλφά-

1° LES PARTICULES

La particule classique *εἰ* doit disparaître, étant trop brève et phonétiquement peu caractérisée, surtout quand cette diphtongue devient équivalente au son *i*. La particule *ἐάν* est la plus proche et prend sa place. Ce changement est d'autant plus facile que la langue commence assez tôt à mélanger le type réel et le type éventuel à cause de la confusion phonétique de l'indicatif et du subjonctif. Dans les textes des papyrus ptolémaïques, la construction *ἐάν* + indicatif ne se trouve que dans les locutions *ἐάν δεῖ* et *ἐάν φαίνεται*, dont les exemples apparaissent peu nombreux en comparaison avec ceux de *ἐάν δέη* et *ἐάν φαίνεται*. Plus fréquents deviennent les exemples de *ἐάν* avec l'indicatif présent d'autres verbes seulement à partir du 2^e siècle de n. è.³⁾ Aussi voyons-nous, dans le Nouveau Testament, la construction *εἰ* avec l'indicatif céder la place à celle de *ἐάν* avec le subjonctif⁴⁾. Plus tard, chez nos auteurs du vieux moyen-âge, on peut observer comment ce processus continue à se développer lentement. Chez Moschos et Léontios, cependant, la plupart des propositions conditionnelles qu'on doit classer entre les cas réels sont introduites encore par *εἰ* et exprimées à l'indicatif.

À l'époque transitoire, la variation des particules et des modes à de brefs intervalles et même dans la même période est caractéristique, sans que la valeur en soit différente. P. ex. Leont. Ioann. 36, 9 ss. *ἐάν δέ πού τις καταλαλίας ἀπήρξατο, τοῦτον εὐφυῶς ὁ πάπας δι' ἐτέρας συντυχίας ὡς σοφὸς ἀντιπεριέσπα καὶ εἰ πάλιν ἐπέμενεν, οὐδὲν τῶς αὐτῷ ἔλεγεν κτλ.* Chron. Mor. 5222 ss. ... *ἂν χρήζης τὴν δουλείαν μας, | ἡμᾶς νὰ σὲ δουλεψῶμεν χρόνον ἕναν σωζάτον. | Εἰ τε κι οὐ χρήζεις μας ποσῶς... | ... δέομεν, παρακαλοῦμεν | νὰ ὀρίσης κτλ.*

Malgré tout, la particule *εἰ* résiste assez longtemps à la disparition complète. Dans l'ouvrage Digenis Akritas, les propositions conditionnelles du cas réel sont introduites d'habitude encore par *εἰ*, dans celles du cas irréel, on a à peu près le même nombre d'exemples ainsi de *εἰ* que de *ἐάν*, et on trouve quelques exemples de *εἰ* même dans les propositions du cas éventuel. La Chronique de Morée, qui nous est parvenue en deux versions, entre lesquelles nous supposons l'intervalle d'un siècle environ, nous offre un exemple intéressant dans le v. 2040; le manuscrit H, le plus ancien, y présente la particule *εἰ*, que l'auteur de l'autre version (conservée dans le manuscrit P) a remplacée par *ἂν*: *ὤμοσεν γὰρ στὸν ὄρκον τοῦ ἀπέκει οὐ μὴ μισσέσῃ, | ἔως οὗ νὰ ἐπάρῃ ἀπὸ σπαθίου τὸ κάστρον τοῦ Νικιλίου, | κ' εἰ μὲν ἐπάρῃ ἀπὸ σπαθίου, ψυχὴν μὴ ἐλεημονήσῃ (P καὶ ἂν τὸ πάρῃ κτλ.).* Il en est de même encore dans les vv. 1879 et 6944.

βητος = Ἀλφάβητος τῆς ἀγάπης, éd. W. Wagner, Lpz. 1879; Θυσία = Ἡ Θυσία τοῦ Ἀβραάμ, éd. Γ. Μέγας, Ἀθήναι 1943; Fortunatos = Μάρκου Ἀντωνίου Φωσκόλου Φορτουνάτος, éd. Στ. Ξανθουδίδου, Ἀθήναι 1922; Erotokritos = Βιτζίτζου Κορνάρου Ἑρωτόκριτος, éd. Στ. Ξανθουδίδου, Ἀθήναι; Polites = Ἐκλογαὶ ἀπὸ τὰ τραγούδια τοῦ Ἑλληνικοῦ λαοῦ, éd. Ν. Γ. Πολίτου, Ἀθήναι 1914.

³⁾ Mayser, Gramm. der griech. Papyri aus der Ptolemäerzeit, II 1, p. 284.

⁴⁾ Blass — Debrunner, Gramm. des neutestamentlichen Griechisch, 9. Aufl., § 371,

Ce n'est que dans les drames crétois que la particule εἰ a disparu définitivement.

Avant que εἰ se retire de l'usage, la langue essaie de le renforcer et de lui donner de nouvelles caractéristiques. Ainsi rencontrons nous plusieurs fois dans le Digenis Akritas la forme εἴπερ, p. ex. dans le v. 4534 εἴπερ οὐ θέλεις μοι θινεῖν κτλ. De même encore dans les vv. 1059, 1160, 3291, 3314 et 3391. Dans le v. 4450 de la Chronique de Morée se trouve la forme εἴτε, sans que la proposition soit bipartite (mais on y observe une faible nuance adversative): ἐγὼ νὰ ἐμπῶ εἰς φυλακὴν, κι ὁ πρίγκιπας ἄς ἐβγῇ | εἴτε ἐνὶ διὰ ἐξαγόρασιν διὰ χρήματα ὑπερπύρων, | νὰ βάλω ἐγὼ τὸν τόπον μου σημάδι διὰ δηνέρια | κι ἄς πληρωθῇ ἡ ἐξαγόρασις τοῦ ἀφέντου μου τοῦ λιζίου. Pareillement encore ibid. vv. 4300 et 5823. L'auteur de la Chronique de Morée aime aussi à ajouter la particule μέν à la particule εἰ, sans que le sens soit adversatif du tout. Ainsi dans les vv. 3652, 3692, 6607, 6611 7572, 8143. — L'exemple de εἰ δ' ἴσως dans Dig. Akr. 3352 est isolé: Εἰ δ' ἴσως καὶ καθίσετε εἰς τὸ ἄλογόν του ἀπάνω, | πάλιν νὰ ἀποφύγωμεν μὴ πάντας θινωτῶση. Avec la particule εἰ, une telle locution reste une formation occasionnelle, tandis que la locution analogue avec la particule ἄν, c'est-à-dire ἀνίσως, est très fréquente dans la littérature médiévale à la place du simple ἄν. — Enfin, je veux mentionner encore trois exemples où la particule conditionnelle est suivie et renforcée par καὶ qui n'a aucune autre fonction: Chron. Mor. 5563 Εἰ δὲ καὶ ἄν ᾤτον ἀλλαχοῦ, νὰ εἶχες ἐλευτερὶον κτλ. (ici on voit même que la particule ἄν vient renforcer l'expression εἰ δὲ καί, elle est cependant omise dans le manuscrit P); Chans. pop. 50, 340 καὶν νάχω ὀλίπιδι καὶ χαρά, νάπιδιζι ὁ λογισμός μου, | εἰδὲ καὶ μὴ, νὰ ξουριστῶ μακρύτατα τοῦ κόσμου et pareillement ibid. 118, 632, où on voit employées, pour varier, les deux sortes de particules: κι ἄν ἐν' καὶ θέλεις μου καλό... | εἰδὲ καὶ θέλεις μου κακό κτλ. Ce qui concerne les exemples tirés des chansons populaires, il faut aussi tenir compte de l'analogie de ἄν εἶναι καὶ (voy. ci-dessous).

Quant à la particule ἔάν, on peut poursuivre son emploi jusqu'au poème Digenis Akritas et jusqu'à la Chronique de Morée. Longtemps avant de disparaître, elle s'emploie aussi dans les propositions conditionnelles du cas irréel. Cela peut être observé déjà chez Léontios, tandis que dans la Chronique de Morée, elle prédomine déjà, même dans les propositions du cas irréel, sur la particule εἰ (9 : 2).

Dans les chansons populaires et dans les drames crétois, c'est la particule ἄν qui l'emporte. Dans les ouvrages que j'ai dépouillés, elle apparaît pour la première fois dans Digenis Akritas. Dans les propositions du cas réel et du cas irréel, elle ne se trouve que quelquefois, mais dans celles du cas éventuel, elle apparaît dans la plupart des exemples. Ce poème ne donne pas encore d'exemples des particules combinées dont ἄν représente une composante. Même dans la Chronique de Morée, on ne les trouve pas. Leur usage ne s'est développé largement qu'aux 15^e—16^e siècles, surtout dans les drames crétois, mais aussi dans les chansons populaires de cette époque-là. Ces particules sont les suivastes;

a) *ἄν εἶναι καί*, qui se trouve dans la plupart des exemples, surtout plus tard, sous les formes abrégées *ἄν ἐν καί*, *ἄν εἶν' καί*, p. ex. Erotokritos IV 29 s. *κι ἄν ἐν κ' ἐμᾶς τόσο ἄρεσε τοῦ τραγουδιοῦ ἡ γλυκύτης, | εἶντα λογιάζεις κ' ἤκαμε τρεῖς κοπελλιᾶς ἡ νιότη*. On pourrait tirer de nombreux exemples encore des textes de *Θυσία*, *Fortunatos* et des chansons populaires.

Si l'on regarde bien, cette particule combinée, pour laquelle Psaltes ne montre aucun intérêt spécial, n'est qu'une protase supplémentaire: au lieu d'introduire la proposition conditionnelle directement, *ἄν* est tout d'abord suivi du v. *εἶναι* et ce n'est qu'après ce verbe qu'est ajoutée paratactiquement la vraie protase. Cette locution, au commencement beaucoup plus expressive que toute autre particule, s'est constituée dans le langage populaire. Elle est une des locutions périphrastiques nombreuses et différentes pour lesquelles le grec médiéval montre une tendance très forte. Une autre tendance, très caractéristique pour le langage populaire, aide à constituer cette expression: la tendance de s'exprimer en parataxe. Car, au commencement, quand cette locution n'est pas encore une simple particule comme les autres, elle relâche assez la construction rigide de la période hypothétique.

Un exemple intéressant mais isolé de la Chronique de Morée, dans laquelle — cela doit être souligné — la particule en question ne se trouve pas encore, nous aide à comprendre mieux comment cette particule s'est constituée. Nous lisons dans les vv. 565 ss. *νὰ τοῦ συντύχουν φρόνιμα τὴν προᾶξιν καὶ τὸν βίον, | τὰς συμφωνίας ὅπου ἐποίκειν ὁ υἱὸς τοῦ μὲ τὸν Πάπαν, | ἄν ἐνι ὅτι ἄρέσουν τοῦ καὶ θέλει νὰ τὰς στέρξῃ*. La protase prolongée *ἄν ἐνι ὅτι (ἄρέσουν τοῦ)* est ici une formation occasionnelle, qui n'est jamais devenue une particule constante comme l'autre, constituée à la base de la parataxe.

De ce que je viens d'expliquer, il résulte que l'opinion que A. A. Papadopoulos⁵⁾ soutient sur la formation de notre particule n'est pas juste. Il est d'avis que l'expression *ἄν εἶναι καί* se consolide dans cette forme après la disparition d'un complément circonstanciel de lieu qui figure primitivement dans ces locutions, comme p. ex. *νομίζω ὅτι εἶναι ἐκεῖ*, — *ἄν εἶναι* (c. -à-d. *ἐκεῖ*) *καὶ θέλῃ* etc. Contre cette explication parle, outre l'exemple cité de la Chronique de Morée, encore l'existence d'une particule apparentée, usitée dans le dialecte de l'île Imbros. Ce dialecte connaît, outre la particule *ἀνέγκι* (< *ἄν ἐνι καί*), encore la particule *ἀλάχους* (< *ἄν λάχη*), p. ex. *Ἀλάχους κι δὲ σ' ἀγαπῶ νὰ πάθου κι νὰ γίνου*⁶⁾. Chez le v. *λαγχάνω* une explication à l'aide d'un complément circonstanciel serait encore plus forcée, sinon impossible. Mais, cela à part, les exemples, où un complément circonstanciel de lieu serait employé de cette manière avec l'un ou l'autre des deux verbes en question, sont trop rares, pour qu'une particule si courante puisse se développer de ces locutions.

⁵⁾ A. A. Παπαδοπούλου Συμβολὴ εἰς τὴν ἔρευναν τῆς Ποντικῆς διαλέκτου. Ἀθηνᾶ 45 (1933), 31s.

⁶⁾ Ἀνδριώτης, Περὶ τοῦ γλωσσικοῦ ιδιώματος τῆς Ἰμβρου. Ἀθηνᾶ 42 (1930), 170s.

Une traduction libre de la locution *ἂν εἴναι καί* serait p. ex la suivante: „s'il en est ainsi que“, „s'il est vrai que“ ou bien „s'il est possible (probable) que“. Bien sûr, cela n'est que son sens primitif, car bientôt elle devient tout à fait équivalente à un simple „si“. Mais puisqu'elle possède au commencement une telle valeur, elle ne peut introduire primitivement que des propositions du cas réel et du cas éventuel et non pas celles du cas irréel. Si l'on la trouve dans ces dernières, c'est quelque chose de secondaire, fait par analogie et, selon toute apparence, aussi quelque chose d'exceptionnel. Dans les textes que j'ai dépouillés, je n'en ai trouvé aucun exemple, mais je peux en citer un, tiré de Erophile de Hortatzis (oeuvre contemporaine de Erotokritos): I 559 ss. 'Ανὲν κ' οἱ καλορρίζικοι τὸν κύκλον ἐμποροῦσαν | τοῦ ροιζικοῦ μὲ τὰ σχοινιά δεμένο νὰ κρατοῦσαν, [...] | σήμερο καλορροίζικο 'ς τὸν κόσμο πλειὰ μεγάλο | τὸ βασιλεῖό μας εἶχα 'πεῖ πρὸς κανέναν ἄλλο,

Psaltès mentionne déjà, p. 42, qu'on commence déjà à omettre la conjonction *καί*, après quoi notre locution s'use et se raccourcit encore davantage. Les exemples des formes nouvelles sont contemporains de ceux de la forme pleine.

b) *ἀνίσως*. P. ex. Fortunatos III 75 s. 'Ανίσως πάλι, σὰν τὸ λές, κακοφανεῖ τοῦ φράρο, | τάσσω σου πὼς συζώντανο θέλω νὰ τόνε πάρω. Pour l'extension de l'usage de cette particule et pour ses variantes dans différents dialectes, voy. Psaltès, o. c., p. 41 s.

Apparemment par analogie avec la particule *ἂν εἴναι καί* est faite la forme prolongée *ἀνίσως καί*, qu'on ne peut expliquer à l'aide d'un sens primitif. Elle est employée p. ex. dans Fortunatos III 465 ss. τὸν οὐρανὸ παρακαλῶ νὰ κάμῃ ἡ γῆ ν' ἀνοίξῃ, | στὰ βάθη τσι τὰ σκοτεινὰ κάτω νὰ μὲ ρουφήξῃ, | ἀνίσως καί ἐς τὸ πόθο σου κιαμιὰ ντήρησιν ἔχω. Dans la même comédie, on la retrouve plusieurs fois (I 59, II 150, IV 5, V 310), tandis que je ne l'ai pas rencontrée ailleurs. Ce n'est que dans cette comédie que j'ai trouvé un seul exemple d'une variante de notre particule, combinée avec *καί*, c.-à-d. de la particule *ἀνισωστάς*: Fortunatos I 292 s. ἐγὼ τοῖ λέγω ἀνισωστάς καί θὰ τῇ δώσῃ ἐμένα, πὼς θέλει πηγαίνει, ὡς πεθυμᾷ, καλὰ εὐκαριστημένα.

Dans le grec moderne, la particule *ἀνίσως* n'est plus en usage, mais elle s'est conservée dans le dialecte conservatif de Pontos⁷⁾). Dans ce dialecte, la particule *ἂν ἔν' καί* aussi s'emploie encore⁸⁾).

c) La particule *ἂν* s'emploie au moyen-âge aussi sous la forme abrégée *ἄ* et sous la forme prolongée *ἀνέ*. La première ne se trouve pas encore dans le poème Digenis Akritas et elle est encore rare dans la Chronique de Morée. Elle est cependant déjà très usuelle dans les drames crétois, surtout devant les dentales, devant *σ* et *μ*, devant les liquides et, çà et là, aussi devant quelques autres sons. — La forme *ἀνέ* apparaît encore un peu plus tard, c.-à-d. dans les drames crétois.

⁷⁾ Παπαδόπουλος, o. c., p. 29.

⁸⁾ *ibid.*

Σάν. Psaltes, p. 43, dit que cette particule a pris la place de *άν* dans la Grèce septentrionale et en Crète, mais il ne dit rien, quand cela est arrivé. En tout cas *σάν* ne s'employait apparemment presque pas dans les drames crétois, car je n'en ai pas trouvé d'exemple ni dans le Sacrifice de Abraham ni dans Erotokritos. Dans la comédie Fortunatos, j'en ai cependant noté un seul: II 323s. *Ἔω πόσον ἤθελε χερῶ, πόσον ἀναγαλλιάσει| τούτῃ ἡ καημένη μου κοιλιά, σάν ἤθελε χορτάσει.*

Νά. Psaltes, o. c., pp. 44 ss., étudie en détail dans quelles circonstances cette particule commence à introduire les propositions conditionnelles. D'après ses explications, *νά* introduisait d'abord les propositions exprimant un désir irréalisable, plus tard on l'ajoutait à l'indicatif des temps passés pour exprimer une possibilité (comme le *άν* classique), et enfin elle pouvait introduire aussi la protase des phrases conditionnelles, au commencement seulement celle du cas irréal et plus tard aussi celle du cas réel et du cas éventuel.

Ici, je voudrais compléter les constatations de Psaltes par quelques observations sur les commencements de l'usage de *νά* à certains degrés de ce processus. Car, j'ai constaté que l'usage de *νά* dans la Chronique de Morée est plus large et plus divers que Psaltes ne l'a remarqué. On ne la trouve pas seulement comme particule introductive de la deuxième partie d'une protase bipartite d'une période hypothétique⁹⁾, on peut voir aussi, dans les vv. 8531 ss., qu'elle introduit la protase entière d'une période hypothétique: *Κ' ἤθελεν ποιήσει ψυχικὸν καὶ ἔπαινόν του μέγαν, | νά ὑπάντρεψε τὴν ντάμα Ζαμπέα με ἓναν καβαλλάρην, | με ἄνθρωπον εὐγενικόν, νά ἦτον τῆς τιμῆς της, | νά ἐπέθῃσε κ' ἐφύλαξε τὸν τόπον τοῦ Μορέως κτλ.*

Dans la Chronique de Morée, on trouve aussi une protase exprimée par *νά* + imparfait, donc une forme de protase, qui est, d'après Psaltes¹⁰⁾, très rare dans la littérature médiévale. Un tel exemple se lit dans les vv. 6258 s.: *τὸ ὅποιον πρᾶγμα με ἤθελεν κολάσει γὰρ μεγάλως | ὅλα νά σοῦ τὰ ἔγραφα εἰς τοῦτο τὸ βιβλίον.* Dans le manuscrit P nous lisons, au lieu de cela: *ἐὰν ὅλα νά ἔγραφα εἰς τὸ βιβλίον ἐτοῦτο.*

Dans la même oeuvre, on peut trouver aussi une proposition conditionnelle du cas éventuel introduite par *νά*: 4755 ss. *Κι ὅποιος ἰδῇ ὅτι νά τραπῶ ἢ τίποτε δειλιάσω, | ἔχτρὸν τὸν ἔχω τοῦ Χριστοῦ, νά μὴ με σφάξῃ εὐθὺς. Νά* peut donc introduire non seulement les propositions conditionnelles du cas irréal, mais en même temps déjà aussi celles du cas éventuel. Cependant, à l'époque à laquelle est écrite la Chronique de Morée, ce ne sont certainement que les commencements très incertains de cet usage, ce que nous prouve l'isolement de cet exemple d'une part, et de l'autre, le fait que l'auteur de la version plus récente transforme le commencement de la protase en *ἐὰν οὐδὲν με σφάξῃ*. La particule *νά* est d'ailleurs presque aussi rare encore dans les drames crétois et même aujourd'hui, elle n'est pas très fréquente.

⁹⁾ voy. Psaltes, o. c., p. 47.

¹⁰⁾ *ibid.*

Avant de conclure le chapitre sur les particules introductives, je voudrais mentionner encore la tendance du langage populaire à éviter l'hypotaxe et à s'exprimer en propositions paratactiques. De telles parataxes se trouvent aussi au lieu des périodes hypothétiques. P. ex Leont. Ioann. 84, 1s. εἰσέλθατε ἔσω καὶ εἰσέρχομαι ἢ μείνατε ὧδε καὶ μένω. Il va de soi qu'on trouve beaucoup d'exemples analogues dans les chansons populaires. Je cite les suivants, notés dans la collection de Polites: 36, 1 s. Θέλετε δέντρα ἀνθήσετε, θέλετε μακραῖτε, | 'ς τὸν ἥσκιον σας δὲν κάθουμι. 88,8 Δὲ σὲ φοβοῦμαι, κύρ Βοριᾶ, φουσῆσης δὲ φουσῆσης.

2° LES TEMPS ET LES MODES DES PROPOSITIONS CONDITIONNELLES

1) *Cas réel*. C'est l'indicatif de tous les temps qui domine ici. Rarement, on y trouve pourtant le subjonctif, malgré la valeur clairement réelle de la proposition conditionnelle en question. La cause en est la pénétration de la particule ἔάν resp. ἄν dans les propositions du cas réel, ce qui exerce souvent une influence sur le mode.

2) *Cas éventuel*. Excepté les particules introductives, cette catégorie des propositions conditionnelles ne change de forme non plus. C'est toujours par le subjonctif qu'est exprimée la protase et c'est le futur resp. l'impératif qu'on emploie dans l'apodose. Les deux exemples de l'optatif qu'on trouve dans le poème Digenis Akritas (III 780 et 1090) ne sont qu'une preuve de l'incertitude dans l'usage et d'une tendance exagérée à s'exprimer correctement.

3) *Cas potentiel*. A cause de la disparition de l'optatif, cette catégorie elle-même disparaît bientôt. Dans l'ouvrage de Moschos, on en trouve encore quelques exemples, mais, même ici, les périodes ne sont pas construites rigoureusement. Plus tard, nous rencontrons ces propositions exprimées par les mêmes formes que celles du cas irréel, dont la valeur leur est souvent très proche. Dans le grec d'aujourd'hui, il en est de même: les propositions du cas potentiel n'ont pas de propre forme.

4) *Cas irréel*. C'est ici que se produisent les plus grands changements; ainsi, les périodes du cas irréel ont au moyen-âge une forme bien différente de la classique.

Dans ces périodes conditionnelles se rapportant au présent, on n'emploie très longtemps que l'imparfait, tant dans la protase que dans l'apodose.

L'aoriste aussi exprime quelquefois un cas irréel du présent. Je l'ai trouvé dans la Chronique de Morée et même encore dans la collection 'Αλφάβητος τῆς ἀγάπης. P. ex. Chron. Mor. 7501 s. ὅτι ἁμαρτίαν ἀπὸ Θεοῦ καὶ ψέγος τῶν ἀνθρώπων | ἤθελα ἔχει εἰς ἐμὲν ἂν σὲ ἔλειψα ἀπὸ τοῦτο. De même encore ibid. vv. 1862, 2677 et 2693. Voici l'exemple de 'Αλφάβητος: 10, 4 s. ἂν εἶδες καὶ τὰ μέλη μου τὸ πῶς πηδοῦν καὶ φεύγουν, τὴν ὥραν νὰ λυπήθῃς, νὰ μ' ἔγραψες πιττάκιν.

Aujourd'hui, l'aoriste ne peut s'employer même plus pour exprimer un cas irréel du passé, car, dans la protase, ce n'est que l'imparfait qui exprime l'irréel, ainsi du présent que du passé. L'apodose s'exprime aujourd'hui par le conditionnel. Mais malgré tout cela, l'emploi de l'aori-

ste se maintient assez longtemps. Dans l'ouvrage de Léontios, l'aoriste est encore de règle et si l'on laisse passer les quelques siècles qui séparent cet ouvrage du poème Digenis Akritas, on s'aperçoit que l'imparfait prédomine déjà dans ce dernier et que l'aoriste est plus ou moins exceptionnel. Il se trouve p. ex dans le v. 2509 τέθνηκεν ἂν ἐκεῖνος εἰ μὴ ἐγὼ εὐρέθην. Dans l'apodose, il est employé encore dans le v. 1060. Aussi dans la Chronique de Morée, c'est l'aoriste qui est employé le plus rarement pour exprimer l'irréel, car l'imparfait et les diverses formes de l'irréel périphrastique y ont la priorité. Dans la protase, on le trouve dans les vv. 2673, 6673, 8532, dans l'apodose il est employé dans les vv. 4849 et 4876. Encore plus tard, dans la collection Ἀλφάβητος τῆς ἀγάπης, nous pouvons observer, comment le langage n'emploie presque plus l'aoriste sinon comme une variante à côté des autres moyens d'expression. Ainsi dans 9, 1 ss. Ἄν ἤξευρχ, ..., ὅτι ἐρνίστηκός με, | ὅτι κι ἂν εἶχ' ἐπούλουν το, κ' ἀγόραζά σου ἀμπέλι, καὶ ᾿γὼ ἤθελα ... μαυροφορέσει, | καὶ ποτὲ νὰ μὴ ἐφόρεσα παρὰ φακιόλιν μαῦρον. Un exemple semblable se lit aussi dans 10, 10 ss. Cela à part, on le trouve dans l'apodose encore dans 72, 7, tandis que pour la protase, le seul exemple est celui de 10, 10 ss. Dans les drames crétois, on ne le rencontre plus, je n'en ai trouvé qu'un seul exemple isolé dans Erotokritos II 707: κι ἂν ἤσυρε καὶ δαμινῇ φωνή, δὲν ἐγροικῆθη, | καὶ φινεταί, ξεψύχησε μὲ δίχως νὰ φωνιάζη.

A côté de l'imparfait apparaît bientôt l'emploi du conditionnel périphrastique. Une de ces formes périphrastiques est constituée par l'imparfait du verbe θέλω et par l'infinitif, p. ex. Chron. Mor. 3072 ss. κ' εἶπεν ὅτι ἂν εἶχεν ὁδὸν νὰ ἀπέρασεν στὴν Δύσιν, | γουργὸν πολλὰ τὸν ἤθελεν χολιάσει γὰρ καὶ θλίψει· | ἀλλὰ διατὸ εὐρίσκετο ἐτότε εἰς τὴν Πόλιν | ὁ Βαλδουβῖνος ὁ βασιλέας κ' εἶχε τὴν ἀφεντίαν, | οὐδὲν εἶχε τὴν δύναμιν στὴν Δύσιν νὰ ἀπεράσῃ. Voici encore un exemple de l'irréel du passé: Erotokritos V 757 s. κι ἂν ἤθελε φανερωθῇ ὥς ἤθελεν εἰς τὴ Χώρα, | ἐκ τῇ χαρὰν ἣ Ἀρετὴ δὲν ἤξε μπιλιὸ μῖαν ὥρα. L'exemple le plus ancien d'un tel conditionnel, employé dans une principale hors de la période hypothétique, que j'ai trouvé, se lit chez Léontios: Ioann. 39, 3 πόσοι ἤθελον βράψαι τὸν ἐκυτῶν ψωμὸν εἰς τὸν ζωμὸν, ὃν ρίπτουσιν οἱ ἐμοὶ μάγειροι.

Psaltes traite de cette périphrase aux pp. 48 ss. Il est persuadé qu'elle est née dans le langage parlé, ce qui est certainement juste. C'est lui aussi qui constate déjà que cette locution ne s'emploie, au commencement, que dans l'apodose et plus tard seulement, aussi dans la protase. Les exemples qu'il cite pour le deuxième degré de ce développement, sont tirés déjà des poèmes de Prodromos (p. 52). Cependant, de tels exemples ne se trouvent ni dans le poème Digenis Akritas ni dans la collection dite Alphabet d'amour. Mais le texte de la Chronique de Morée nous en offre deux dans les vv. 5518 et 6276. Dans les drames crétois, notre périphrase est tout à fait usuelle.

La forme du conditionnel en question sert également à exprimer des propositions conditionnelles du cas potentiel qui, à cette époque-là, n'ont plus de forme propre (voy. ci-dessus). Ainsi, nous lisons dans la

Chronique de Morée, vv. 2816 ss.: Λοιπόν, ἂν ἦθελα λεπτῶς νὰ σὲ τὰ ἔγραφα ὅλα [...] πολλὰ ἦθελαν βρεθῇ ἐκεῖνοι ὅπου τὸ ἀκούσιν. On pourrait, bien sûr, facilement multiplier les exemples.

Dans le grec moderne, le conditionnel de cette forme et de cette valeur a disparu, excepté quelques restes qui se sont conservés dans quelques dialectes. Psaltes, o. c., p. 53, en mentionne quelques uns. — D'autre part, Kriaras¹¹⁾ fait la constatation intéressante que c'est déjà dans les drames crétois que notre périphrase a une valeur décidément temporelle et qu'elle peut servir, dans le dialecte crétois d'aujourd'hui, à exprimer dans la principale une répétition ou une action habituelle. La première composante ἦθελα est devenue indéclinable. — A Lesbos, la valeur de notre périphrase est également devenue temporelle¹²⁾.

Enfin, il serait intéressant de mentionner les rares passages des drames crétois, où la deuxième composante de la périphrase en question, c.-à-d. l'infinitif, présente déjà la forme moderne de νὰ + subjonctif. Il est vrai qu'on trouve un tel exemple déjà dans le v. 4860 de la Chronique de Morée, mais dans ce contexte-là, il faut probablement comprendre le v. θέλω dans son sens primitif de „vouloir“. Par conséquent, il ne s'y agit pas d'une vraie périphrase. La vraie périphrase à valeur de l'irréel se trouve donc dans les passages suivants: Fortunatos II 75 s. Εἴτα λογιᾶζεῖς νὰ 'μουνε ἐδεκεῖ τοῦτη τὴν ὥρα; | 'Ακου, Γενεραλίσμιος ἦθελες νὰ 'σαι τῶρα. Ibid. III 32 ss. ... τοῦτο τ' ἀξαζόμενο κορμὶ τ' ἀντρεωμένο, | ἀπὸ στὴ μέση τῶν ἐχθρῶ ἂν ἦθελε σταλάρει, | ... | νὰ 'χη 'δεῖν ἦθελε γιαμιὰ τσι Τούρκους νὰ γλακοῦσι κτλ. Erotokritos II 929 ss. καὶ τὸ παιδί μου ἂν ἦθελε κιανεῖς νὰ μοῦ σκοτώσῃ, | 'ς ἔτοιον καιρὸν ἀντίμεψι δὲν ἦθελα τοῦ δώσει.

Une autre forme de conditionnel périphrastique, que Psaltes ne mentionne que brièvement¹³⁾, qui est cependant encore plus ancienne que la première, est représentée par la périphrase constituée par le v. ἔχω et l'infinitif, p. ex. Erotokritos V 1420 ... ἂν εἶχες 'πεῖ τ' ὅχι κ' ἐδὰ, ἄθρωπος μπλιὸ δὲν ἦμου. Dans la plupart des cas, on emploie cette périphrase pour exprimer l'irréel du passé. Elle a pourtant la valeur de l'irréel du présent chez Moschos 3004 Οὐκ εἶχες κατὰ νοῦν οὔτε τὴν κόλασιν τὴν αἰώνιον, οὔτε τὴν βασιλείαν τῶν οὐρανῶν, ἐπεὶ οὐκ εἶχες ἀκηδᾶσαι. Cet exemple à part, je n'en connais pas d'autre jusqu'aux drames crétois, où cependant la valeur de cette périphrase est déjà temporelle (voy. ci-dessous).

Comme la périphrase traitée ci-dessus, celle-ci aussi pouvait servir à exprimer le potentiel, p. ex. Moschos 2888 Α πῶς γὰρ καὶ εἶχεν γινῶναι ὅτι ἐπίσκοπος ἦν;

La locution εἶχον + infinitif avait au commencement une valeur décidément modale. Avec cette valeur, on la trouve fréquemment chez les auteurs byzantins, tandis que la forme elle-même, mais pas à la

¹¹⁾ Κριαρᾶ, Κριτικὰ καὶ γραμματικὰ εἰς τὸ κρητικὸν θέατρον, Byz.-neugr. Jahrbücher, XII (1935/36), 50 ss.

¹²⁾ Kretschmer, Der heutige Lesbische Dialekt vergleichen mit den übrigen nordgriechischen Mundarten, Wien 1905, p. 312.

¹³⁾ p. 50 s.

valeur du conditionnel, était connue et employée déjà dans le grec classique. Plus tard, sa valeur devient temporelle et elle commence à exprimer le plus-que-parfait, tandis que la forme $\epsilon\chi\omega$ + infinitif eut la valeur correspondante de parfait. Dans le grec d'aujourd'hui, cette périphrase a encore la même valeur, mais, ayant cette valeur de plus-que-parfait, elle peut, cela va de soi, remplir la fonction de l'irréel. Les commencements de l'emploi temporel datent du 13^e ou 14^e siècle environ ce qu'on peut observer dans la Chronique de Morée. Pour les détails sur le changement de sens et sur le problème de la date, voy. Mihevc¹⁴⁾, p. 144 s.

Comme pour l'autre périphrase, on trouve aussi pour celle-ci des exemples où l'infinitif est exprimé à la manière du grec moderne: Fortunatos II 17 ss. "Αν εἶχε νὰ 'μαι ἐγὼ ἐδεπὰ καιρὸ τὸ περασμένο, ὅντεν ὁ Τοῦρκος...|..., ἦρθε 'ς τοῦτο τὸ νησί ὀγιά νὰ ντεσπαρκάρη, τάσσω σου τὸ ζιμιό, ὅτι πὼς τῇ ρότταν εἶχε πάρει.

Enfin, je voudrais noter une forme insolite que j'ai trouvée dans une des chansons populaires de la collection de Polites. Il s'agit d'un conditionnel employé pour exprimer un désir irréalisable: 99, 11 Νὰ μὴ εἶχεν ἦμουν βασιλιᾶς, νὰ μὴ εἶχεν ἦμουν ρήγας κτλ.

Quand la langue avait formé ces périphrases et quand leur valeur s'était stabilisée, elles s'employaient, pendant des siècles, sans différence de valeur, cette égalité s'étendant aussi aux temps passés en fonction de conditionnel. C'est pourquoi, on voit souvent ces divers moyens d'expression employés dans la même proposition et même coordonnés. P. ex. Fortunatos II 73 s. "Αν ἤθελα σταθῇ ἐδεκεῖ, γὰρ ἂν εἶχα ἀκροσταλάρει, | — Τάσσω σου πὼς ὁ δαίμονας ἤπεμπε νὰ σὲ πάρῃ. Ou bien dans une proposition relative-hypothétique dans Erotokritos V 964 κί ὅπου τὴν ἤθελενε 'δεῖ δὲν εἶχε τὴν γνωρίσει. Voy. aussi les exemples énumérés dans le passage où je traite de l'aoriste. — Il arrive aussi qu'un manuscrit offre une périphrase et que l'auteur d'un autre emploie l'autre périphrase. On voit ainsi que le v. 626 de Chans. pop. N° 118 a la forme suivante dans le manuscrit A: "Α σοῦχα θέλει κάκητα. δὲν ἤθελα προβάλει et qu'il est conçu comme il suit dans le manuscrit V¹⁵⁾: ἂ σου ἤθελα ἔχεν.

En fonction de l'irréel on emploie enfin aussi les périphrases qui remplacent le plus-que-parfait ancien, p. ex. Chron. Mor. 3409 ss. Εἰ μὲν ἦτον ποιήσοντα ἐδῶ ὁ Μέγας Κύρης | τὸ δμάντζιον τοῦ ἀφέντη του... | καὶ μετὰ τοῦτο ἐβάσταξεν ἄρματα πρὸς ἐκεῖνον |..., | ὁ νόμος γὰρ ὀρίζει τὸ κ' ἡ κρίσις ἀπαιτεῖ το, | νὰ ἦτον ἀκληρονόμητος, ou bien Chron. Mor. 4936 ss. "Ας εἶχες βάλει, δέσποτα, ἐτότε τοὺς δοξιώτες |...|...| ἐκέρδανές τους παρευτός, εἶχες τοὺς νικημένους.

Dans l'apodose, le grec classique exprime la possibilité irréalisée par l'indicatif d'un temps historique accompagné de ἔν, tandis qu'à l'époque postclassique, on commence à omettre la particule ἔν. Dans les textes des papyrus ptolémaïques, on s'aperçoit de son manque encore rare-

¹⁴⁾ Mihevc, La disparition du parfait dans le grec de la basse époque, Dissertationes V. (Acad. scient. et art. Slov., classis II), Ljubljana 1959.

¹⁵⁾ A = Ambrosianus Y 89 p. sup., s. XVI, V = Vindobonensis — Codex manuscriptus theologicus Graecus CCXLIV, s. XVI.

ment¹⁶⁾, mais dans le Nouveau Testament, elle n'est plus obligatoire¹⁷⁾. Plus tard, on remarque un emploi inconstant chez les auteurs dont la langue est proche du langage parlé. Ainsi Moschos l'omet dans 3053 C, 3061 B et dans 3109 A (bis), tandis que dans la Vita Ioannis de Léontios les passages où *ἄν* est omis sont déjà plus nombreux que ceux où *ἄν* est employé. Le même état s'observe dans le poème Digenis Akritas, où l'on ne rencontre la particule en question que dans les vv. 1059 et 2509. Je parle ici, cela va de soi, des apodoses exprimées par l'indicatif d'un temps historique, car, quand on exprime la possibilité irréalisée par un irréel périphrastique, la particule *ἄν* est superflue.

Enfin, dans la Chronique de Morée et dans la littérature postérieure à elle, *ἄν* ne se trouve plus. Si l'apodose est exprimée par l'indicatif d'un temps historique, cet indicatif y apparaît seul. P. ex. Chron. Mor. 7341 s. ἐπει, *ἄν* ἦτον στὸν Μορέαν εἰς τὴν ἀνάπαψιν της. | ποτὲ οὐδὲν ἀπόλειπε νὰ σφάλη ἐκ τὰ συνήθεια. Fortunatos II 82 ss. κι *ἄν* ἤθελε 'σται μπορετὸ εἰς τὸ θυμὸν ἐκεῖνο | καὶ στὴν ὀργή μου νὰ βρεθῶ στὴ μέση τῶ δαιμόνω, | ὅλους τοὶ κατασκότωνα μὲ τὴ θωριά μου μόνο κτλ. Les exemples en sont innombrables.

Dans la littérature populaire du moyen-âge, une autre particule apparaît qui remplit la même fonction que l'*ἄν* ancien et qu'on ajoute également à l'indicatif des temps historiques. Cependant elle n'est en aucun rapport avec *ἄν*. C'est la particule *νὰ*. Psaltes¹⁸⁾ voit la naissance du nouvel emploi dans les expressions du désir irréalisable, car c'est un tel désir qu'exprime *νὰ* avec l'indicatif. Quelquefois une telle expression figure comme apodose dans une période hypothétique et c'est à la base de ces cas-là que *νὰ* avec l'indicatif commence peu à peu à servir à exprimer une possibilité non réalisée dans le passé. Psaltes ne date pas les commencements de cet emploi. Les premiers exemples que je connaisse se trouvent dans la Chronique de Morée. P. ex. Chron. Mor. 5005ss. Ἄν εἶχαμεν τὸν πρίγκιπα μαδῖσει ἢ πολεμήσει, | . . . | κ' ἐνίκησέ με εἰς πόλεμον παρηγορίαν νὰ τὸ εἶχα. Ἀλφάβητος 10, 4 s. *ἄν* εἶδες καὶ τὰ μέλη μου τὸ πῶς πηδοῦν καὶ φεύγουν, τὴν ὥραν νὰ λυπήθηκες, νὰ μ' ἔγραψες πιττάκιν. Dans les drames crétois, je n'en ai pas trouvé. En grec moderne, cet emploi est également inconnu, excepté le dialecte du pays Ofis à Pontos¹⁹⁾.

3° LES NÉGATIONS

Dans les propositions conditionnelles, le grec classique emploie la négation *μή*. Plus tard, celle-ci cède de plus en plus sa place à la négation *οὐ*, resp. à *οὐδέν* qui est plus forte et dont la forme s'use dans le cours du temps et aboutit à la forme d'aujourd'hui: *δέν*.

Le premier degré de ce processus s'aperçoit déjà dans le Nouveau Testament, où le sens de l'indicatif des propositions conditionnelles du

¹⁶⁾ Mayser, o. c. II 3, p. 91.

¹⁷⁾ Blass-Debrunner, o. c., § 360, 1.

¹⁸⁾ o. c., pp. 45 ss.

¹⁹⁾ Psaltes, o. c., p. 47.

cas réel est nié par οὐ, rarement par μή. Même dans une proposition du cas irréel on trouve une fois la négation οὐ²⁰). Cependant, les auteurs byzantins Moschos et Léontios — ce dernier au moins dans la biographie de Ioannes — n'emploient que μή.

Dans les ouvrages de la littérature populaire, écrite dans la 1^{ère} moitié de notre millénaire, l'emploi des négations est très varié et très inconstant, surtout dans le poème Digenis Akritas et dans la Chronique de Morée, où on rencontre les négations μή, οὐ, οὐδέν et δέν. Dans Digenis Akritas, μή se trouve quatre fois (sur les 12 exemples des propositions conditionnelles négatives): 2 fois dans les propositions conditionnelles du cas réel et 2 fois dans celles du cas irréel. Il est toujours associé à la particule introductive εἰ. Dans toute la Chronique de Morée, il n'y en a plus que 2 exemples. En outre, μή est employé ensemble avec οὐ dans le passage de 8559 ss.: 'Εάν οὐ μή βάλῃς ἄνθρωπον νὰ ἐνὶ κληρονόμος, | ... | ... | ἔχε τὸ εἰς πληροφορίαν, χάνεις τὸ πριγκιπᾶτο, tandis que dans le v. 4899, il figure dans l'expression εἰμή νὰ au sens de „excepté si“. — Mais dans la plupart des cas, les auteurs de ces deux ouvrages emploient la négation οὐ(κ). La forme accentuée οὐδέν se rencontre aussi quelquefois dans la Chronique de Morée, tandis que Digenis Akritas nous offre même deux exemples de δέν et pas un seul de οὐδέν.

Le plus récent et le dernier exemple de la négation μή que j'ai trouvé dans les textes dépouillés se lit dans le v. 340 de la chanson № 50 de la collection de Polites: ... καὶ νάχω ὀλπίδα καὶ χαρά, νάλπιζῃ ὁ λογισμός μου, | εἰδὲ καὶ μή, νὰ ξουριστῶ μακρύτατα τοῦ κόσμου. Ici aussi, μή suit la particule εἰ.

Le dernier exemple de la négation οὐ se trouve dans 'Αλφάβητος 27, 7 ss. τὸν ἀγαπῶ οἷδα στυγνόν, τῆς μάχης κεντρωμένον, | καὶ ἂν οὐ μ' ἐκράτειν, θλίβετον, καὶ ἂν οὐ μὲ θώρει, ἐκαῖτον, | καὶ ἂν οὐ μὲ περιλάμπανε, γλυκεὰ οὐκ ἐκοιμᾶτον.

Les exemples cités à part, la seule négation qui domine dans ces deux textes est δέν et il en est de même dans les drames crétois. P. ex. Θυσία 123 s. 'πέ το καὶ σικιάς παρηγοριά ἐγὼ σοῦ θέλω δώσει, ἂν ἡ βουλή μου παρεμπρὸς δέν ἤμπορῇ νὰ σώσῃ. Erotokritos I 1669 καὶ ἂν δέν τοῦ κάμω θέλημα, μὲ τῇ φωτιά μὲ καίγει, etc.

C'est la même négation δέν qu'emploie aussi le grec moderne pour nier les propositions conditionnelles. Ce n'est que le dialecte isolé et conservatif de Pontos qui connaît encore la négation μή²¹).

4° PROPOSITIONS RELATIVES HYPOTHÉTIQUES

D'après leur sens, ces propositions sont exprimées à l'indicatif, si elles correspondent aux propositions conditionnelles du cas réel, et au subjonctif, si elles correspondent à celles du cas éventuel. Sans

²⁰) Blass — Debrunner, o. c., § 428, 1—2.

²¹) Deffner, Die Infinitive in den pontischen Dialekten und die zusammengesetzten Zeiten im Neugriechischen. Auszug aus dem Monatsbericht der königl. Ak. d. Wiss. zu Berlin, 1877, p. 206.

tenir compte cependant de la valeur de la proposition et du mode employé, le pronom relatif qui introduit une telle proposition est quelquefois accompagné de la particule *ἄν* et quelquefois il ne l'est pas. De ce point de vue, nous pouvons classer tous les exemples en 3 groupes :

a) Dans tous les textes dépouillés, j'ai noté le plus grand nombre d'exemples des propositions relatives-hypothétiques introduites par le pronom relatif + la conjonction *καί* + la particule *ἄν*. P. ex. Chron. Mor. 3788 ss. *Καὶ πάλε ἄν χάσῃς τίποτε ἀπὸ τὰ πεζικά σου, | ... | πάλε φουσσᾷτα οὐ λείπουν σε, νὰ ἔχῃς ὅσα κι ἄν θέλῃς. Θυσία 61* "Επαρ', Θεέ, τὸν 'Αβραάμ. μ' ὅ, τι κι ἄν ἀφεντεύῃ. Erotokritos V 1501 s. *Τὰ 'πασι, τὰ μιλήσασι, κ' εἰς ὅ τι κι ἄν ἐγίνη, | κινεῖς δὲν ξεούρει νὰ τὸ πῇ, μόνο οἱ δυό ντως κεῖνοι.*

Dans un passage, j'ai trouvé à la place de *ἄν* la forme prolongée *ἀνέ* que l'auteur a employée dans cette catégorie de propositions apparemment par analogie avec les propositions conditionnelles dans lesquelles les formes *ἄν* et *ἀνέ* sont équivalentes comme particules introductives. C'est le passage suivant : *Θυσία 617 Δὲν ἔναι μπλὸ μετανιωμὸς εἰς ὅ, τι κι ἀνέ κάμω.* — Plus nombreux sont cependant les passages où la place de *ἄν* est occupée par la forme *ἄ*. P. ex. Fortunatos III 332 s. *μὰ τάσσω σου ἄλλη ὥρα, | ὅσα καὶ ἄ σοῦ χρειάζουσαι καὶ πῇς μου, νὰ σοῦ δώσω.* Tous les exemples de ce dernier emploi appartiennent aux drames crétois.

b) Le deuxième groupe, en ce qui concerne le nombre d'exemples, est représenté par les propositions relatives-hypothétiques introduites par le pronom relatif sans *ἄν*, même quand une telle proposition correspond à une proposition conditionnelle du cas éventuel ou bien qu'elle exprime une répétition ou un cas général. P. ex. 'Αλφάβητος 70, 1s. "Οπου ἀγαπήσω, θλίβομαι, κι ὅπου ποθῶ, λυποῦμαι, | κι ὅπου ρίξω τὸ βλέμμα μου, ἔνε πικριά 'ς ἐμένα. J'en pourrais énumérer des exemples tirés du poème Digenis Akritas, de la Chronique de Morée et des chansons populaires médiévales. Les drames crétois n'en offrent pas, excepté le passage de *Θυσία 819*.

c) Pour le troisième groupe, représenté par les propositions relatives-hypothétiques introduites par un pronom relatif accompagné de *ἄν*, il n'y a presque pas d'exemples. En voici un : Dig. Akr. III 726 s. *Μετὰ χαρᾶς, αὐθέντα, | ὅπου κελεύῃς ἐρχομαι, ὅπου ἄν θέλῃς, πάμε.*

Plusieurs fois, on rencontre des passages où deux formes différentes sont employées dans la même proposition l'une à côté de l'autre. P. ex. Erotokritos IV 1929 s. ou Chans. pop. 31, 258.

5° PROPOSITIONS CONCESSIVES.

Dans toute la littérature que j'ai dépouillée, l'expression *καὶ ἄν* dans ses différentes variantes est la particule introductive la plus fréquente. *Καὶ ἄν* s'est contaminé en *καῶν* et il introduit une proposition concessive dans Dig. Akr. X 4430.

Dans la comédie *Fortunatos*, j'ai noté deux exemples de la particule *ἀνίσως καί*; Interm. III 133 *ἀνίσως κ' εἶναι βασιλίδος τὸ σφάλμα του ἄς πιιδέψη* et ibid. III 161.

Le poème *Digenis Akritas* offre trois exemples de la particule *εἰ καί*; VI 2766, VII 3465 et 3565. Dans la même oeuvre, *εἰ* seul introduit une proposition concessive dans X 4373 ss. *Εἰ γὰρ ἀνδρεῖος γέγονεν ... | ... | ... | ἀλλ' οὖν εἰσῆλθεν ἐν αὐτῷ τὸ τοῦ θανάτου τέλος. Εἴπερ* a la même fonction dans III 1019. La Chronique de Morée offre deux exemples de *εἴτε* employé avec la même valeur dans les vv. 2639 et 9049.

Comme *εἰ* et *εἴπερ* qui viennent d'être mentionnés, *ἄν* et *νά* à eux seuls peuvent introduire des propositions concessives. J'en ai noté des exemples dans *Erotokritos* IV 423 (*ἄν*) et ibid. V 741 (*νά*).

L'expression *ἄν κι ἄν* est employée en fonction de particule concessive dans *Fortunatos* IV 138 s. *Φελοῦσινε συχνιά | (sc. τὰ ἄρματα), γικτὶ ἐκεῖνοι ἀπὸ τὰ βαστοῦσι, | ἄ κι ἄ δὲν ἔχου καὶ καρδιά, τοὺς ἄλλους φοβερίζου.* Dans les autres cas, c'est une particule conditionnelle, qui est aujourd'hui encore en usage dans le dialecte de Pontos; là, elle peut avoir, sa valeur conditionnelle à part, aussi une valeur adhortative²³).

L'auteur de *Erotokritos* a deux fois fait usage de la locution *καλὰ καί* pour introduire une proposition concessive: I 1099 *γικτὶ καλὰ καὶ δὲ μιλεῖς, τὰ μάτια μολογοῦσι* et pareillement dans le v. 883. La particule *ἄ καλὰ* se trouve dans *Fortunatos* III 377. Les deux particules sont mentionnées aussi par Jannaris § 1994.

Ce n'est que dans un seul passage que j'ai trouvé l'expression insolite *κεῖ πού* à la valeur d'une particule concessive. C'est *Erotokritos* I 1959 *Κεῖ πού 'χε τὴν παρηγορία, τὸ πὼς δὲν τὰ κατέχει | ὁ Πῆγας κείνα τὰ κουρφά, κι οὐδ' ἔτοιαν ἔγνοιαν ἔχει, | πρικαίνεται κτλ.* Je ne connais pas de parallèle pour cet usage et, à ma connaissance, personne n'en a traité.

Dans la Chronique de Morée, j'ai aperçu encore un autre emploi insolite que l'on n'a mentionné nulle part. Ce sont les propositions concessives introduites par *πολλάκις (κι) ἄν*, resp. *πολλάκις νά*: Chron. Mor. 2712 *Πολλάκις ἄν ἐχάσαμεν τὸν τόπον τοῦ Μορέως, | ἀπὸ τὸ κάστρον Χλουμουτσίου τὸν θέλομεν κερδίσει.* Ibid. 2510 *Κι ὁ βσιλεὺς ὁ κύρης τῆς πολλάκις κι ἄν χολιάσῃ | καὶ βαρεθῇ τὸ τίποτε, πάλε νὰ τὸ ἀγαπήσῃ.* L'auteur de la variante plus récente a évité cette expression et nous lisons dans le manuscrit P: *ἄν ἔναι καὶ χολιάσῃ.* Le troisième exemple se trouve dans le v. 7896. *Πολλάκις δὲ ὁ πρίγκιπας νὰ ἦτον εἰς ἄλλον τόπον | καὶ νὰ ἤθελεν νὰ ἔβαλεν ὀκάποιον ἄλλον δικαῖον του | νὰ παραλάβῃ τῶν λιζίων τὰ ὀμάτζια ὅπου χρεωστοῦσιν, | οὐδὲν χρεωστοῦν οἱ ἄνθρωποι οἱ λίζιοι τοῦ Μορέως κτλ.*

Pour compléter l'énumération, je veux mentionner encore la particule *μυχάρει* empruntée à l'italien et employée dans *Fortunatos* IV 228.

²³) Παπαδόπουλος, o. c., p. 34; Psaltes, o. c., p. 43.

6° LES INTERROGATIONS INDIRECTES.

Je ne les mentionne ici que parce qu'on peut les introduire aussi à l'aide de l'une ou de l'autre des particules qui servent autrement à introduire les propositions conditionnelles. Dans le grec classique, c'est la particule εἰ. Les derniers exemples s'en trouvent dans le poème Digenis Akritas, une fois même ensemble avec ἄν: V 1730 s. Φχνέρωσέ με, κόρη μου, εἰ ἔχεις με 'ς τὸν νοῦν σου, | ἄν μὲ φιλήῃς κατὰ πολλὰ, γυναιῖκα νὰ σὲ πάρω.

Pour la particule ἄν il n'y a que peu d'exemples. Excepté dans deux passages de l'ouvrage de Léontios (50, 14 et 87, 10), on la trouve encore dans Chron. Mor. 7476 ss.; dans le deuxième membre de ce dernier passage, l'auteur emploie la particule ἄν (peut-être des raisons métriques y jouent aussi leur rôle).

Chez Léontios, la particule ἄν ne se trouve pas encore, tandis que plus tard c'est la particule le plus fréquemment employée.

Dans les drames crétois, les interrogations indirectes sont enfin introduites aussi par les diverses formes prolongées de ἄν qui servent d'habitude à introduire les propositions conditionnelles. Ainsi j'ai noté ἄν ἔν καὶ dans Erotokritos V 639 καὶ λιγωμάρα τσί διδε τὸ γλήγορο νὰ μάθῃ, | ἄν ἔν καὶ ζῇ ὁ 'Ρωτόκριτος γῆ πόθανε καὶ χάθῃ; ἀνὲ καὶ dans Fortunatos IV 57, VII 755, ἄν εἴ καὶ dans Fortunatos II 467, ἄν εἴν(αι) κι dans Erotokritos I 1718 et ibid. V 722.

Comme c'est le cas dans les propositions conditionnelles, on ne trouve l'expression ἀνίσως καὶ que dans Fortunatos, p. ex. V 207 ... καὶ τὸ ζιμιὶ ἄς κατέχω | ἀνίσως καὶ συμβάζεται ὅλοι ν' ἀνταμωθοῦμε et de même encore dans VI 523 et dans Interm. III 122.

La place de l'ancienne particule ἥ dans les interrogations bipartites peut être occupée par la particule καὶ, p. ex. Chron. Mor. 7665 ... ἐρώτησα ἐτότε τὸν μισὶρ Νικόλχ, | τὸ τί ἐζήτει εἰς τὴν κούρτην μου καὶν χάριταν καὶν δίκαιον (le manuscrit P y présente ἥ) et pareillement ibid. 7711.

Ljubljana.

Erika Mihevc-Gabrovec.